

de notre charité. Nous ne croyons envoyer à la table de l'Agneau que des justes, et souvent, sans le vouloir nous y faisons asseoir des profanateurs; nous devenons avec douleur les instruments forcés d'un sacrilège que nous détestons. Ah! pourquoi ma main n'a-t-elle pas séché quand j'ai donné le pain de vie à ces cadavres ambulants; à ces âmes gangrenées de crimes? Pourquoi la coupe sacrée qui renfermait le sang de mon Dieu ne s'est-elle pas renversée, plutôt que de passer sur les lèvres de l'impie.

L'Évangile menace les communicants indignes mais il ne donne point d'ordre: il laisse chacun à sa libre volonté. L'Église, sans supprimer la menace de l'Évangile, y ajoute l'ordre formel de communier. Qui ne sent la contradiction morale de ce système? Vous me menacez si j'obéis à votre injonction, et vous m'anathématisez si je m'y refuse. Ou supprimez la menace, ou n'ordonnez pas car, pour ne pas vous déplaire, pour ne pas vous désobéir, puissante Église, je serai trop aisément tenté de braver la menace. L'anathème pèse ici-bas, la menace n'est que pour le ciel; la balance est trop inégale pour des cœurs faibles et prompts à la duplicité; ils s'imposeront une journée de gêne et de crainte, ils prendront un masque pour quelques heures, et se joueront à la fois de la vérité et des sacrements. Ce que je vais dire pourra paraître étrange, mais un peu de réflexion en montrera la justice. Si vous voulez connaître la principale cause de la décadence de l'esprit religieux dans le dernier siècle, lisez les sermons des jésuites sur la communion. Voici le programme inévitable de ces discours; il se trouve partout, il ne varie que pour la forme:

« Vous savez que, dans ce saint temps, Jésus-Christ veut venir à nous par la communion pascale: mais, parmi ceux qui m'écotent, n'en est-il point qui ne songent déjà, ou qu'ils déclinent sa visite, ou qu'ils lui préparent une indigne réception? Pour éviter ces deux extrémités, l'une de ne communier pas, l'autre de communier mal, disons qu'il faut communier indispensablement: premier point: disons qu'il faut communier dignement: second point. L'Église nous oblige aujourd'hui à l'action la plus sainte du christianisme: tout nous oblige à le faire saintement. Ne séparons point ces deux vérités. Par la première, nous empêcherons les désertions à la sainte table. Par la seconde, nous en écarterons la profanation.

Le P. Du Fay est encore plus net et plus précis:

« Nous ne sommes point ici nos maîtres, chrétiens auditeurs, ni sur la réception du sacrement, ni sur les dispositions que nous devons y apporter. Nous avons tous ordre de manger le corps du Seigneur: nous avons tous ordre de le recevoir dignement.

Certes, il ne peut rien y avoir de plus exactement réglé. On dirait d'un capitaine, le parlant à ses soldats et leur transmettant les ordres du général. Mais il y a cette différence, que les ordres du général sont de nature à être exécutés par la volonté du soldat, et que si cette volonté est hésitante ou rebelle, le général possède les moyens de la pousser ou de la dompter. Aussi son commandement a-t-il toutes les conditions d'un commandement vrai, et l'obéissance obtenue est vraie. L'Église, au contraire, commande ce qu'elle n'a jamais obtenu, ce qu'elle sait bien ne pouvoir obtenir. Son commandement n'est pas sincère: comment l'obéissance le serait-elle? Elle n'a pu l'être, jusqu'à un certain degré, dans des temps de simplicité et d'ignorance. L'Église voyait alors, parmi ses fidèles, beaucoup d'esclaves et peu d'hypocrites. Elle a vu depuis beaucoup d'hypocrites et peu d'esclaves. Représentez-vous l'état des esprits, chez les classes supérieures et lettrées, au commencement du dix-huitième siècle. Prenez un homme appartenant à une de ces classes, et faites-le assister à un sermon de Pâques. Le prédicateur

a achevé son premier point, il a exposé l'ordre de l'Église, et rappelé qu'il est indispensable de communier au moins une fois l'an. Il n'y a pas là de difficulté, et l'ordre n'est que trop aisé à remplir. Mais ce premier ordre est suivi d'un autre. L'Église n'enjoint pas seulement de communier, mais encore de communier dignement: c'est là le second point.

L'orateur n'a pas de peine à montrer qu'une communion indigne est contraire à la profession du christianisme, et que profanation et religion ne sauraient aller ensemble. Mais que fait-il pour écarter les profanateurs? Il parle ainsi:

« Loin de nos autels, tout Judas, tout avare, tout impudique, dès qu'ils n'ont pas lavé dans leurs larmes les déverglements de leur conduite; *nullus Judas, nullus avarus, nemo prorsus immundus*. Loin d'ici ces cœurs hypocrites qui couvrant leur malice d'un manteau trompeur, qui ne cherchent qu'à nous en imposer et à trahir leur divin maître à la faveur d'un baiser de paix. Loin ces cœurs avares et intéressés, ces cœurs avides et insatiables. . . Loin ces cœurs sensuels et voluptueux qui portent jusque dans le sanctuaire leur infâme attachement à leurs anciens désordres. . . Que venez-vous chercher à une table si sainte? Non pas sans doute à honorer Jésus-Christ, puisque vous savez que vous ne pouvez le déshonorer d'une manière plus cruelle; non pas à attirer sur vous ses bénédictions et ses grâces, puisque vous savez également qu'en mangeant sa chair dans un état criminel, vous mangez en même temps votre jugement et votre condamnation. . . Qu'est-ce donc qu'un malheureux respect humain, qu'un indigne et criminel point d'honneur qui vous entraîne? L'Église se récrierait, tout un peuple serait scandalisé si à ces fêtes solennelles on manquait à donner les marques ordinaires de la religion. Voilà, pécheurs impénitents, ce qui vous amène au pied de nos autels. . . Retirez-vous donc; ce n'est point pour vous qu'une table si sainte est préparée: *Nullus Judas assistat, nullus avarus, nullus prorsus immundus*.

« Parlons d'une manière plus conforme aux souhaits et aux empressements de notre bon maître: Sanctifiez-vous, et approchez. Sanctifiez-vous; tout vous y invite: l'Église par ses lois, les ministres de l'Église par leurs discours, tout ce qu'il y a de vrais chrétiens par leur piété et leur zèle, Jésus-Christ lui-même par ses avis et ses sollicitations, mais surtout par la grandeur des dons qu'il nous y prépare. Approchez; quoique cette table ne soit dressée que pour les saints, ce n'est pas néanmoins uniquement pour ceux qui ont toujours été saints; nul de nous presque n'oseraient en ces s'y présenter. Vous êtes de ceux pour qui elle est dressée, dès que vous avez renoncé au péché, et formé une résolution ferme et sincère de l'éviter à l'avenir. Approchez donc, mes frères, et ouvrez vos cœurs. Vous les verrez bientôt remplis.

A cette grosse voix, si aisément, si subitement radoucie, tout homme un peu avisé comprend que l'Église n'a pas un dessein bien sérieux d'écarter les profanateurs; que si elle en a l'intention, cette intention n'est que secondaire, et qu'elle veut, avant tout, rallier le monde à son autorité, même au risque de capituler avec les profanateurs. Quand on a fait cette découverte, on ne croit plus à l'Église; et, en pays catholique, quand on ne croit plus à l'Église, il est difficile de croire à quelque chose. Voltaire l'avait faite, dès ses plus tendres ans, cette périlleuse découverte, et c'est ce qui lui faisait dire: « Il est si aisé d'être catholique! »

Le moralité n'a pas de meilleur fondement que l'esprit religieux. Mais il n'y a pas d'esprit religieux sans respect pour la vérité. Si donc il arrivait que la religion devint un jeu, et l'Église une école de duplicité, que deviendrait la nation soumise à un pareil régime? C'est précisément la l'histoire de la France au dix-huitième siècle.

(Semeur de Paris.)